

Les essentiels



MONIQUE BAUJARD

Amie de La Vie

Monique Baujard

Nouvelle présidente des Amis de La Vie, cette ancienne avocate réfléchit au sein du collectif Promesses d'Église sur une autre manière d'exercer l'autorité ecclésiale. Un sujet qu'elle connaît bien pour avoir travaillé près de 15 ans avec les évêques de France.

Cette Église omniprésente qui avait rythmé ma petite enfance aux Pays-Bas, je l'ai vue peu à peu s'éloigner comme se retire la mer du Nord. Elle a été emportée par les flots du concile Vatican II dont les conséquences furent plus radicales dans mon pays d'origine qu'en France. S'ils ont cessé d'aller à la messe, s'ils ont pris leur distance par rapport à l'institution, mes parents sont restés de fervents croyants. Ils m'ont transmis la foi, la confiance en Dieu, et cette éthique de

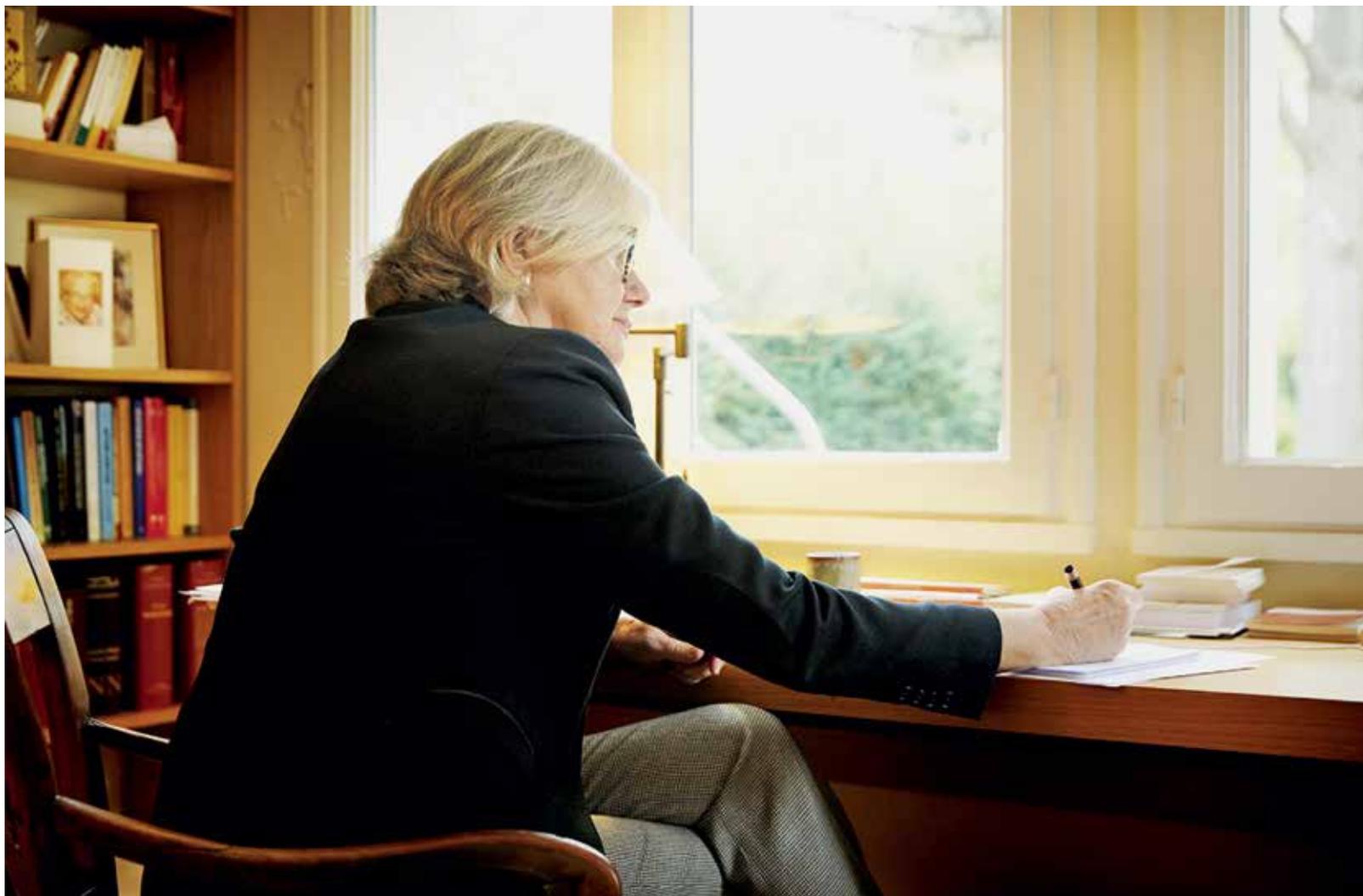
responsabilité dont est riche le christianisme social : être chrétien, c'est être responsable et solidaire les uns des autres. Être chrétien, c'est traduire sa relation personnelle au Christ par un engagement dans la société. J'ai reçu cette éducation catholique, et n'ai donc pas baigné dans l'eau bénite ni grandi dans un huis clos pieux et confit – et je m'en réjouis. À l'adolescence pourtant, ma foi s'est mise en veilleuse, Dieu semblait loin, tout comme l'Église.

En 1975, bac en poche, je suis partie à Montpellier pour perfectionner mon français – les jeunes Néerlandais se devaient, à l'époque, de vivre un an en France ou en Angleterre. Mais, au grand dam de mon père, j'ai décidé de prolonger mon exil, ayant rencontré l'homme, un Français, que je voulais épouser ! Mon envie de me marier, et, qui plus est, à l'église, a interloqué mes amis, si bien que j'ai dû me demander quel était ce lien qui me rattachait encore à Dieu. Celui-ci était vague, mais j'ai compris que ma foi, cette toute petite flamme vacillante, était suffisante pour susciter en moi le désir de m'engager dans le mariage et devant Dieu. Pierre et moi avons un peu attendu, le temps d'avancer dans nos études – de droit pour tous les deux – et nous nous sommes mariés en 1979.

Des événements personnels m'ont secouée au début des années 1980. Ils m'ont mise face à un choix, et comme il

me fallait des ressources, je me suis tournée vers Dieu : il était là, il m'a aidée, il a mis sur mon chemin des personnes avec lesquelles j'ai pu partager. Alors j'ai commencé à retourner à l'église. Dans ma paroisse du Vésinet (Yvelines), le curé a lancé un jour de 1991 un appel désespéré : il cherchait des gens pour faire le catéchisme. Non seulement j'avais du temps, puisqu'une année après la naissance de ma troisième fille, j'avais cessé d'exercer au barreau de Paris – un vrai sacrifice, mais ma vie d'épouse, de mère et d'avocate était devenue folle. Mais en plus, j'avais à cœur de témoigner de ce que Dieu avait fait pour moi. J'ai donc répondu à l'appel de la transmission.

En devenant catéchiste, je suis entrée dans un monde qui m'était inconnu. Ce n'est pas rien de passer d'une carrière d'avocate, où vous facturez rigoureusement chaque quart d'heure, à un engagement bénévole en →



Les étapes de sa vie

1957 Naît à 's-Hertogenbosch, aux Pays-Bas.

1975 Arrive en France pour une année d'études.

1979 Se marie avec Pierre Baujard, dont elle aura quatre filles.

1983 Avocate, s'inscrit au barreau de Paris.

1999 Chargée de mission auprès de Mgr Stanislas Lalanne, à la Conférence des évêques de France (CEF).

2009 Obtient une maîtrise de théologie dogmatique à Louvain, en Belgique.

2009 Dirige le Service national famille et société de la CEF jusqu'en 2015, devenant ainsi la première femme à diriger un service directement pastoral de la CEF.

2015 *L'Évangile, c'est pour aujourd'hui*, avec Dominique Quinio, Bayard.

2019 S'investit dans le collectif Promesses d'Église.



« *Quand Stanislas Lalanne est arrivé dans la paroisse, il m'a proposé d'entreprendre une formation à la Catho de Paris. J'ai démarré en 1995, et la théologie m'a aussitôt passionnée.* »

Église, où vous ne comptez pas votre temps, ni ne mesurez votre efficacité (*rires*). Surtout, j'ai compris que je n'avais pas approfondi ma foi : la petite fiche qui me servait de support à mes cours de catéchisme provoquait chez moi mille questions à la minute ! Quand Stanislas Lalanne est arrivé dans la paroisse, il m'a proposé d'entreprendre une formation à l'Institut d'études religieuses (IER) de la Catho de Paris. J'ai démarré en septembre 1995, et la théologie m'a aussitôt passionnée. En 1999, le père Lalanne, qui entre-temps était devenu secrétaire général adjoint et porte-parole de la Conférence des évêques de France (CEF), cherchait un chargé de mission pour rédiger des synthèses sur des sujets d'actualité. J'ai accepté.

J'ai longtemps considéré l'Église comme une vieille dame : je lui devais le respect, mais l'avenir n'était pas là. En arrivant à la CEF, je pensais qu'il était possible de la réformer, non pas en faisant table rase du passé – je ne suis pas une révolutionnaire ! –, mais en montrant de l'Église un autre visage qui parlerait davantage à nos contemporains. Eux voient le christianisme comme une religion qui bride la joie et limite la liberté. Dire qu'ils se trompent ne suffit pas, nous devons aussi balayer devant notre porte. Nous avons tellement de mal à donner à voir la richesse incroyable de la foi chrétienne, ce que l'Évangile peut produire de bon et de bien dans la vie et dans la société ! Je suis bien placée pour le savoir, étant la seule catholique pratiquante parmi mes cinq frères et sœurs et dans ma famille.

Mes premières années à la CEF ont été des plus stimulantes. L'atmosphère était dynamique, j'ai noué de belles relations avec des évêques et avec d'autres collaborateurs. C'est quand j'ai été nommée directrice du Service national

famille et société en 2009, après avoir travaillé à Bruxelles pour la Commission des évêques de la Communauté européenne (Comece), que, d'un coup, j'ai senti le poids de l'institution. Et il est écrasant, surtout lors des assemblées plénières à Lourdes. L'altérité, dont l'Église vante les mérites, et à raison puisque toute fécondité en dépend, est absente de cette assemblée uniquement masculine, composée d'évêques qui sont pairs, patrons et célibataires. Ma critique ne vise pas l'épiscopat en général – il y a des hommes remarquables en son sein, qui ont donné leur vie et le meilleur d'eux-mêmes – mais le fonctionnement de l'institution, j'insiste sur ce point. Malgré cette pesanteur, mon premier mandat s'est passé sereinement. Au cours du deuxième, il y a eu le débat sur le mariage pour tous... Avec Jean-Luc Brunin, évêque du Havre et président du Conseil famille et société de la CEF, nous étions d'accord pour tenir une ligne de dialogue : nous ne pouvions pas nous contenter d'affirmer notre opposition, nous devons chercher aussi à comprendre pourquoi les personnes homosexuelles demandaient le mariage. Cette démarche d'ouverture et d'écoute a suscité une levée de boucliers de la part de la frange identitaire et ultraconservatrice de l'Église, que je ne connaissais pas encore. Certains sont allés jusqu'à réclamer ma démission. Période difficile, mais j'ai beaucoup appris en discutant avec les partisans du mariage pour tous – je regrette que ce dialogue n'ait pas eu lieu plus largement dans l'Église et dans la société.

Un changement important pour moi fut l'élection du pape François qui a ouvert le champ pour inventer et créer du neuf. Jusque-là, lors de discussions privées, des évêques se disaient prêts à réformer certaines choses, mais ils concluaient toujours en disant : « *Rome ne veut pas en entendre parler !* » Quand cet argument est tombé à l'eau, je n'ai vu →

« *J'ai une confiance absolue en l'Esprit saint, il est à l'œuvre dans ce monde et peut nous surprendre encore. Je suis convaincue que le changement dans l'Église ne viendra pas du sommet, mais de la base.* »

venir aucune initiative de la part de l'épiscopat et là, j'ai été très déçue. En octobre 2015, le pape a donné un grand discours au Vatican développant sa vision d'une Église synodale : « *Le chemin de la synodalité est justement celui que Dieu attend de l'Église du troisième millénaire.* » Silence radio du côté de nos évêques.

Donc en 2017, Anne-Marie Pelletier, Véronique Margron, Geneviève Médevielle et moi-même avons écrit une lettre au président de la CEF lui demandant s'il n'y avait pas quelque chose à imaginer en France pour répondre à l'invitation du pape. Nous avons été reçues, la discussion fut très aimable. Un an et demi plus tard, un petit séminaire sur la synodalité était organisé à la CEF avec une trentaine de personnes triées sur le volet. Ce geste n'était pas à la hauteur de nos attentes et, surtout, de l'urgence, mais c'était peut-être un début.

La lettre du pape au Peuple de Dieu, publiée en août 2018 en réaction aux révélations sur les abus sexuels, a fait l'effet d'un électrochoc. Le Secours catholique, le CCFD-Terre solidaire, la Délégation catholique pour la coopération et les Semaines sociales de France se sont alors unis pour interpeller la CEF : « *Comment faire bouger l'Église ensemble ?* » De cette initiative est née la démarche

Promesses d'Église dont la première réunion plénière s'est tenue en 2019 et qui a adopté sa charte, le 15 octobre dernier. Nous planchons en ce moment sur la synodalité qui est une autre façon de vivre l'autorité en Église et, en ce sens, un remède au cléricalisme. Notre collectif avance lentement, car il fédère une quarantaine de mouvements et d'associations de fidèles aux sensibilités extrêmement diverses – de la Communauté de l'Emmanuel aux mouvements de l'Action catholique, des Scouts et Guides de France au CCFD-Terre solidaire. Une telle diversité est une richesse, car l'Église doit présenter, aujourd'hui plus que jamais, un visage pluriel.

Suis-je optimiste sur la suite ? Oui, malgré tout. J'ai surtout une confiance absolue en l'Esprit saint, il est à l'œuvre dans ce monde et peut nous surprendre encore. Cela étant, je suis convaincue que le changement dans l'Église ne viendra pas du sommet, mais de la base. Nous devons donner l'impulsion et cesser de jouer les élèves timides pour devenir de véritables interlocuteurs des prêtres et des évêques. Ce n'est qu'à cette condition que l'Église pourra être un lieu de dialogue et inspirer la société. ♡

INTERVIEW ALEXIA VIDOT

PHOTOS LÉA CRESPI POUR LA VIE

Les Amis de La Vie

« En tant que nouvelle présidente des Amis de La Vie, j'aimerais que nous menions ensemble une réflexion autour de l'avenir du christianisme social auquel les lecteurs sont, comme moi, très attachés. Je pense que nous ne pouvons pas le transmettre tel quel. Car si, hier, les chrétiens s'engageaient dans la société à partir de leur foi, ce n'est plus le cas aujourd'hui. La jeune génération n'est pas moins généreuse que l'ancienne, mais son engagement ne trouve pas sa source première dans la foi. Par contre, au cœur de ces expériences, la question de la transcendance et de la spiritualité peut surgir. Quels trésors avons-nous dans notre foi pour rejoindre ces personnes-là ? »

LES PÈLERINS D'EMMAÛS,
bas-relief du monastère de
Santo Domingo de Silos
(Espagne).



COMMENT...

transmettre le christianisme social

Les chrétiens qui, au nom de leur foi, travaillent à la transformation de la société, rencontrent de nombreuses personnes qui ne se réfèrent plus au Christ, mais qui s'engagent parce qu'elles ont entendu « *la clameur de la terre et la clameur des pauvres* » (*Laudato si'*, n° 49). Comment accompagner cette transition ? Il ne s'agit ni d'abandonner toute référence au Christ, ni de plaquer notre foi sur les engagements des autres. Il faut trouver des passerelles entre les questions d'aujourd'hui et la riche tradition qui est la nôtre. Le pape François a réussi cette prouesse dans *Laudato si'* avec une pédagogie qui est aussi celle du chemin d'Emmaüs et dont nous pouvons nous inspirer.

ÉCOUTER ATTENTIVEMENT LES QUESTIONS

À titre d'exemple, actuellement beaucoup de questions tournent autour d'une redéfinition du progrès. Comment sortir d'un modèle consumériste ? D'autres concernent le temps. La société de consommation nous a habitués au « tout, tout de suite ». Mais les transformations

de nos sociétés sont lentes et se heurtent à des résistances solides. Comment vivre ce temps long, comment inscrire les engagements dans la durée sans se décourager ?

2 PARTAGER NOS ÉLÉMENTS DE RÉPONSE

Les chrétiens n'ont pas toutes les réponses mais ils ont des ressources spécifiques. Par exemple, le « moins est plus » (*Laudato si'*, n°222) leur est familier et permet de mettre à distance l'hyperconsommation sans craindre le vide. De même, la Bible nous introduit au temps long, au temps de Dieu. Cela remet l'activité humaine dans une autre perspective, invite à la confiance en l'Esprit saint et permet une autre appréhension du temps.

3 TÉMOIGNER D'UN STYLE DE VIE CHRÉTIEN CRÉDIBLE

La cohérence entre les paroles et les actes est aujourd'hui primordiale. Assumer un style de vie résolument chrétien et néanmoins joyeux finira par renvoyer les autres à Celui dont nous cherchons à suivre l'exemple. ♡



« La vie spirituelle est au cœur de l'aventure scout »

Depuis début septembre, les Scouts et Guides de France ont un nouvel aumônier général. Xavier de Verchère, prêtre salésien qui porte le foulard depuis des dizaines d'années, confie à *La Vie* les particularités de la spiritualité du plus grand mouvement de scoutisme en France.

LA VIE. Quand et comment avez-vous découvert les Scouts et Guides de France ?

XAVIER DE VERCHÈRE. Je suis un peu un enfant de la meute ! Entré chez les Scouts de France sur l'invitation d'un ami quand j'avais 7 ans, en 1982, j'ai suivi tout le parcours jusqu'aux compagnons. J'ai fait une pause pendant mes études d'ingénieur à Lyon et mes deux ans de coopération en Côte d'Ivoire. Mais à mon retour en France en 2001, je suis devenu chef scout après mon noviciat chez les Salésiens. Une fois ordonné prêtre, je suis retourné en Afrique, au Tchad, car j'avais demandé à être missionnaire. Finalement en 2011, on m'a proposé d'être aumônier territorial alors que j'étais à nouveau installé près de Lyon. J'ai continué à explorer le mouvement en étant aumônier à différents niveaux : pour le grand rassemblement You're up en 2015 – préparer une messe pour

15000 jeunes... c'était un beau travail ! – puis auprès des 14-17 ans, avant de rejoindre le département international.

En quoi cet engagement a-t-il été important dans votre choix de vocation ?

X.D.V. En relisant mes années d'enfance, j'ai vu que le scoutisme avait été une vraie révélation de ma vocation en me permettant de découvrir mes talents, de comprendre la mission à laquelle Dieu m'avait appelé. Mes années scout ont forgé en moi des outils pour vivre en communauté et appréhender la responsabilité. Quand je suis parti en Côte d'Ivoire après mes études, je voulais creuser l'appel à la vie consacrée en tant que missionnaire. Professeur de mathématiques, j'ai vu combien l'animation des jeunes dans le scoutisme entrait en convergence avec la pédagogie proposée dans l'établissement salésien de Don Bosco où j'avais été envoyé. Cela s'est confirmé tout au long de ma vie.

Quelle est votre mission principale en tant qu'aumônier général des Scouts et Guides de France ?

X.D.V. La vie spirituelle est au cœur de l'aventure scout que nous vivons et j'ai la charge de l'animer. Elle a une coloration particulière, car nous sommes à la fois un mouvement d'initiation chrétienne – la vie de prière, la découverte de l'Évangile, la relecture – et, en même temps, un lieu de première annonce car une proportion de nos membres ne se déclarent pas catholiques. Nous vivons une tension fertile entre le fait d'être au cœur de l'Église par le lien constant entre les groupes et les paroisses locales et le choix d'être présent aux périphéries. Ce qui nous rassemble tous, c'est une pédagogie éclairée par l'Évangile. Porter cela ne peut d'ailleurs se faire qu'en équipe, à plusieurs.

Comment menez-vous ce travail d'équipe ?

X.D.V. Nous avons une commission pastorale qui oriente les grands choix pastoraux de l'association et nous venons de lancer une équipe nationale d'aumônerie générale, animée par un laïc. Ensemble, nous sommes en lien avec tous les services car la vie spirituelle a un impact sur tout le monde dans le mouvement. Nous sommes face à des enjeux très importants : l'écologie intégrale, qui est tellement essentielle qu'on n'en finira pas de l'approfondir ; l'éducation à la paix, l'intuition première de notre fondateur Baden-Powell ; et la fraternité interreligieuse, qui vient d'être rappelée par l'encyclique du pape François *Fratelli tutti*. Cela se déploie à travers les différents aumôniers nationaux – auprès de publics spécifiques – et les aumôniers territoriaux dans l'idée de porter une continuité spirituelle dans toutes nos propositions. Mais pas seulement : les chefs et cheftaines ont la mission de porter la vie spirituelle dans le quotidien des jeunes Scouts et Guides et ils sont soutenus par des animateurs spirituels laïcs appelés « Cléophas » et les aumôniers locaux qui sont prêtres. Ainsi, nous avons anticipé la raréfaction des ministres ordonnés, qui restent au cœur de la proposition chrétienne en lien mais pas seuls.

De *Laudato si'* à *Fratelli tutti*, en passant par la *Lettre au Peuple de Dieu* sur le cléricalisme, le pape François écrit beaucoup depuis le début de son pontificat aux « hommes de bonne volonté ». Comment ces textes vous aident-ils dans votre mission ?

X.D.V. Je suis frappé de voir la cohérence des appels du pape François. Quand il nous demande de nous convertir, c'est dans tous les domaines ! Il nous dit, par ces trois textes notamment, que la conversion doit se faire sur tous les sujets. Ils sont tous liés. L'abus de pouvoir, l'utilisation de la force, la volonté de s'imposer sur l'autre ou sur la nature provoquent inégalités, abus, destruction environnementale... des formes différentes d'un même dérèglement des relations. Cette volonté de toute-puissance nous traverse tous, et chaque crise la ravive. Face à cela, il y a urgence à accueillir le souffle de Dieu, la source de vie en nous pour tourner notre regard vers le Christ et garder le cap sur le bien commun. C'est en mettant la parole du faible, l'accueil de la fragilité au cœur de nos actions qu'on sert ce bien commun. Les Scouts – comme les Salésiens – ne l'oublient pas.

Y a-t-il une « spiritualité scout » chez les Scouts et Guides de France, et de quoi est-elle faite ?

X.D.V. Oui ! C'est une spiritualité de la promesse en faveur de la paix, à l'image de Dieu qui s'engage sans cesse dans une alliance avec son peuple. Le spirituel modèle l'éducatif qui nous encourage à tenir parole, à être engagé envers l'autre autant que Dieu l'est envers son peuple. Nous sommes, comme Jésus le dit dans l'Évangile de Marc, appelés à « proclamer l'Évangile à toute la Création » – homme, femme, nature, animaux – pour une harmonie entre tout et tous. ♡

INTERVIEW SOPHIE LEBRUN



À LIRE

Jésus, le premier scout, de Xavier de Verchère, Cerf, 12 €.

Veillez donc

Matthieu 25, 1-13

*En ce temps-là, Jésus disait à ses disciples cette parabole :
« Le royaume des Cieux sera comparable
à dix jeunes filles invitées à des noces,
qui prirent leur lampe pour sortir à la rencontre de l'époux.
Cinq d'entre elles étaient insouciantes,
et cinq étaient prévoyantes :
les insouciantes avaient pris leur lampe
sans emporter d'huile,
tandis que les prévoyantes avaient pris, avec leurs lampes,
des flacons d'huile.
Comme l'époux tardait,
elles s'assoupirent toutes et s'endormirent.
Au milieu de la nuit, il y eut un cri :
"Voici l'époux ! Sortez à sa rencontre."
Alors toutes ces jeunes filles se réveillèrent
et se mirent à préparer leur lampe.
Les insouciantes demandèrent aux prévoyantes :
"Donnez-nous de votre huile, car nos lampes s'éteignent."
Les prévoyantes leur répondirent :
"Jamais cela ne suffira pour nous et pour vous,
allez plutôt chez les marchands vous en acheter."
Pendant qu'elles allaient en acheter, l'époux arriva.
Celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui dans la salle
des noces, et la porte fut fermée.
Plus tard, les autres jeunes filles arrivèrent à leur tour et
dirent : "Seigneur, Seigneur, ouvre-nous !"
Il leur répondit : "Amen, je vous le dis : je ne vous connais pas."*

*Veillez donc,
car vous ne savez ni le jour ni l'heure. »*

Dimanche 8 novembre, on lira quatre textes.

Première lecture Livre de la Sagesse (Sg 6, 12-16).

Psaume 62.

Deuxième lecture Première lettre aux Thessaloniciens (1 Th 4, 13-18).

▶ **L'Évangile selon saint Matthieu** (Mt 25, 1-13).



GRÉGORY WOIMBÉE

Vice-recteur de l'institut catholique de Toulouse. Il a notamment publié *l'Esprit du christianisme* (Ad Solem), *Disciples de Jésus. Méditations bibliques* (Parole et Silence) et *Formés par l'amour. Petit essai de spiritualité chrétienne* (Artège).

Jésus ne parle pas ici de l'accomplissement présent, mais de la consommation finale. Sa parabole n'est pas une simple comparaison logique ou une métaphore poétique, elle est un itinéraire pour celui qui croit déjà en Lui, son audition est un événement lors duquel la conscience s'ouvre à Dieu plus intensément, sans retour ni tiédeur de sa part.

Si le Royaume des Cieux n'est pas de ce monde, il n'est pas non plus un monde parallèle tel que notre imagination en a produit dans l'Histoire, « ailleurs » calme et voluptueux destiné aux opprimés de ce monde. S'il n'est pas interdit de rêver, il est plus utile de se retourner en même temps vers Dieu et son prochain : c'est en eux qu'est le monde nouveau et c'est par l'amour qu'il advient. Ici et maintenant, ce règne est accompli selon la chair par un Christ dénué de tout pouvoir de contrainte ou de séduction, incapable d'autre chose que de s'anéantir lui-même.

Il ne triomphe pas de la mort en contraignant nos volontés toutes-puissantes, il n'arrache pas nos consentements par la menace d'un revolver sur la tempe, ni même en humiliant nos intelligences arrogantes, il ne les soumet à aucune forme d'évidence dont il serait pourtant capable, ni enfin en effaçant nos mémoires ingrates, il ne nous demande pas de mérites de notre part pour les bénédictions ou les grâces obtenues. Jésus ne triomphe pas de nous, il l'emporte sur la mort. C'est ce qu'« Époux » veut dire ici, amour trop grand pour être aimé sans effort des hommes, mais assez humble pour vaincre dans les douleurs l'orgueil du péché.

Il était une fois un peuple qui, par le témoignage des Apôtres et par le don du Saint-Esprit, avait reconnu Jésus sur la terre comme le sauveur que les siècles avaient promis et attendu. Le Messie avait scellé à nouveau l'alliance de Dieu et des hommes, non plus par le don d'une Loi, mais par le don de soi de Dieu qu'il fallait accueillir par la foi. Il n'était pas seulement l'Envoyé de Dieu, il était l'Époux, celui qui conduisait l'humanité au bercail, foyer ardent d'un Dieu de relations, d'amour et de miséricorde, d'un espace ouvert à la communion avec l'humanité encore captive, égoïste et seule.

Les hommes (les dix demoiselles de l'épouse) découvrent que ce don ne doit pas seulement être attendu, mais qu'il doit être guetté, désiré avec tous les moyens qui naissent chez celui qui veut vraiment quelque chose, de tout son cœur, de toute sa force, de tout son esprit. L'obstacle n'est pas la condition du pécheur (l'endormissement général), c'est la foi morte du croyant (la lampe sans huile). Trop de croyants se contentent de croire, oubliant qu'ils sont eux-mêmes attendus et voulus : ils ont accueilli le Messie, ils attendent son retour sans la ferveur de celui qui se sait désiré.

L'Église, l'absente apparente du récit (l'épouse) est pourtant la narratrice qui nous le transmet l'ayant reçu. Celle qui représente tout homme devant Dieu, fleur éphémère et fragile ici-bas, grosse des plus beaux fruits, par l'eucharistie célèbre déjà les noces éternelles avec l'Époux. ♡

Trop de croyants se contentent de croire : ils ont accueilli le Messie, ils attendent son retour sans la ferveur de celui qui se sait désiré.



Garde ta lampe allumée

Parfois, le temps ordinaire est un peu long. Les textes de ce dimanche 8 novembre nous tirent de notre léthargie en nous rappelant l'essentiel.

TEXTE STÉPHANIE COMBE ILLUSTRATION ANNALISA PAPAGNA POUR LA VIE

Il reviendra

Dans la deuxième lecture, l'apôtre Paul évoque la « parousie » (du grec *parousia*, qui signifie présence, avènement), c'est-à-dire la fin des temps, lorsque le Christ descendra sur terre. Nous le récitons dans le Credo : « *Il reviendra dans la gloire pour juger les vivants et les morts, et son règne n'aura pas de fin.* » Le royaume de Dieu commencera pour tous, pour l'éternité. Telle est l'espérance des chrétiens.



« Veillez et priez »

Nous croyons dans une vie après la mort et dans la résurrection. Mais en attendant, pas question de nous endormir ! C'est ce que Jésus rappelle dans la parabole (Matthieu 25) qui évoque des jeunes filles attendant la venue du marié. Certaines sont prévoyantes et se sont munies de recharges d'huile nécessaire pour faire brûler les lampes, d'autres, insouciantes. Peut-être se sont-elles dit qu'elles aviseront lorsqu'il arrivera. Seulement voilà : il se présente au milieu de la nuit ! Les commerces sont fermés. Leurs lampes s'éteignent et elles se voient refuser l'accès à la fête.

La prière est notre carburant

À force d'attendre, notre cœur peut devenir moins brûlant et notre lumière, vaciller, jusqu'à s'éteindre. Quelle est cette huile qui permet de durer ? C'est la prière, ce dialogue incessant avec Dieu qui est notre énergie. Chaque matin, tu peux dire ces magnifiques paroles du psaume 62 : « *Dieu, tu es mon Dieu, je te cherche dès l'aube : mon âme a soif de toi ; après toi languit ma chair, terre aride, altérée, sans eau.* » Nous ne savons ni l'heure, ni le jour de son retour, mais nous sommes invités à veiller, à entretenir le feu de notre amour, pour qu'il brille toujours plus.

**JOSHIN LUCE BACHOUX**

Nonne bouddhiste, elle anime la Demeure sans limites, temple zen et lieu de retraite à Saint-Agrève, en Ardèche. Auteure de *Tout ce qui compte en cet instant* chez Points Vivre.

JOSHIN LUCE BACHOUX J'ESPÈRE QUE...

« **J'**espère qu'il fera beau », « j'espère que ça va s'arranger », « j'espère qu'il ne va pas tomber malade... ». Combien de fois dans la journée prononçons-nous cette petite phrase : « *J'espère que...* ». Il y a les grands espoirs, surtout en ce moment de troubles, et puis tous les petits du quotidien. Or le Dalaï-Lama, qui a tant de belles phrases sur la compassion, a dit plusieurs fois une phrase qui m'a choquée : « *Pas d'espoir, pas de peur.* » Je connaissais déjà le : « *N'espérez rien, vous ne serez pas déçu* », mais j'ai toujours refusé cette phrase la trouvant assez négative, comme un repli sur soi et justement l'expression d'une peur. Je ne pouvais croire que c'était ce que le Dalaï-Lama voulait dire. J'ai donc entrepris de creuser un peu.

UNE ATTENTE ANXIEUSE

J'ai d'abord essayé de voir quand j'espérais, et ce qui se passait ensuite. Eh bien, j'espère tout au long de la journée, et beaucoup de ces espoirs ne se réalisent pas ! J'ai alors essayé de trouver un fil conducteur ; parfois j'espère des choses qui ne dépendent pas de moi : un peu de soleil pour faire du vélo, par exemple. S'il pleut, je le regrette, mais c'est l'automne, et la pluie, c'est bon pour les sources !

Et puis il y a les choses qui dépendent de quelqu'un d'autre : « *J'espère que cette personne va me téléphoner* », « *j'espère que je vais pouvoir louer cet appartement* »... Et là, ça ne se passe pas du tout pareil : j'attends avec plus ou moins d'anxiété et, si ça ne marche pas, je suis mécontente ou carrément en colère. Pourquoi après avoir promis de m'aider cette personne me laisse-t-elle tomber ? Je ne vois aucune bonne raison – mais il est évident qu'elle en voit, et que je ne les connaîtrai pas... Pourquoi n'ai-je pas été choisie pour ce travail, cet appartement,

cette opportunité ? Je rumine, je grommelle, j'explique dans ma tête à ces dites personnes ce que je pense d'elles, et ce n'est pas flatteur, bref, je suis de mauvaise humeur.

LE DÉSIR DE ME POSER

J'ai le sentiment d'avoir perdu quelque chose qu'en fait je n'ai jamais eu autrement que dans mon idée. Il me semble qu'on me ce qui, pourtant, ne m'avait jamais été promis. J'ai un sentiment de perte, de manque. Peu importe ce qui m'arrive à côté, j'ai la certitude que tout pourrait être beaucoup mieux, que mes désirs sont là pour être comblés. Ah ! Nous y voilà : je ne suis pas satisfaite de ma vie en cet instant. Il y a plein d'améliorations à y faire. N'est-ce pas naturel, me demanderez-vous ? Eh bien, je n'en suis pas sûre.

« *Comment, n'espérez-vous pas que cette épidémie, ces guerres, cette misère prennent fin ?* » Oui, bien sûr, qui serait indifférent à tout cela ? Mais mes espoirs, ceux qui font naître chez moi anxiété, attentes et mauvaise humeur ne sont pas de cet ordre. Ils naissent d'une incapacité presque permanente à être satisfaite de ce que je vis dans ce moment ; ils expriment le désir de plus, de mieux et le ressenti constant d'un manque. « *Comment ? Est-ce que ce n'est pas le désir d'améliorer notre vie qui justement nous fait avancer, étudier, travailler ?* » Oui, c'est vrai, mais est-ce qu'il n'y a pas des moments où l'on pourrait simplement se dire : « *Voilà, ce n'est pas parfait, mais comme c'est, ça va.* » Et vivre sans attentes... Aujourd'hui, j'ai envie de prendre les choses de ma vie comme elles sont, de me poser un peu, de ne plus chercher toujours autre chose. Et si vous n'êtes pas d'accord avec moi, eh bien, pour me rattraper, dans la prochaine chronique je parlerai de soleil et de la fin de cette maladie, enfin... je l'espère ! ♡



